La pathologie oubliée des chevaux de labeur, 1800-1918. L'apport des sources écrites et des collections anatomiques de l'École vétérinaire d'Alfort

François Vallat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/insitu/12232>

DOI : 10.4000/insitu.12232

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

François Vallat, « La pathologie oubliée des chevaux de labeur, 1800-1918. L'apport des sources écrites et des collections anatomiques de l'École vétérinaire d'Alfort », *In Situ* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 29 octobre 2015, consulté le 07 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/12232> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/insitu.12232>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2020.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

La pathologie oubliée des chevaux de labour, 1800-1918. L'apport des sources écrites et des collections anatomiques de l'École vétérinaire d'Alfort

François Vallat

- ¹ Le cheval, pendant des siècles indispensable à l'armée, l'agriculture, l'industrie et au commerce, ne trouve à s'employer de nos jours que dans le sport et le loisir. C'est au début du xx^e siècle que s'amorce son changement de statut. Après 1900, la cavalerie des grandes villes diminue de moitié, tandis que celle des campagnes et des petites agglomérations continue d'augmenter¹. Une fois terminée la Grande Guerre, dernière occasion de grands rassemblements équins, les chevaux de trait subsistants, soumis à un travail économe dans l'agriculture, ne risquent plus de subir le sort éprouvant de leurs prédécesseurs. Aussi le souvenir des affections consécutives à la surexploitation s'efface-t-il, comme en témoigne, en fait de « maladies professionnelles » équines, le laconisme des travaux historiques concernant le xix^e siècle et le début du xx^e². Quant aux tentatives d'utiliser, depuis quarante ans, les chevaux lourds à des fins écologiques ou touristiques, elles sont trop respectueuses de l'animal pour faire réapparaître les accidents liés à un usage abusif, sujets du présent article. De même serait-il superflu de parler des animaux actuellement destinés à la consommation, élevés dans une totale oisiveté. Cet exposé a donc pour but de mettre en lumière certaines affections aujourd'hui disparues, ou dont l'incidence a diminué, en mettant à profit la presse et la littérature vétérinaires, ainsi que la collection anatomopathologique du musée Fragonard³. On prendra comme exemple certains méfaits de l'excès de travail : le surmenage, les suros et le javart. On retiendra ensuite la rhabdomyolyse et le lathyrisme, maladies devenues moins courantes avec la raréfaction des chevaux lourds qu'elles touchaient de préférence, pour finir avec le défaut d'abreuvement, surprenant effet d'une hygiène mal comprise. Les plaies de

harnachement ne peuvent être abordées tant leur importance est grande. Elles mériteraient à elles seules un copieux article.

Le cheval à la peine

- 2 Quand l'opinion s'accorde à ne plus considérer les animaux comme des machines mais comme des êtres sensibles, il semble difficile d'admettre qu'on ait pu, au XIX^e siècle, voir dans le cheval une brute corvéable à merci. Il ne manquait certes pas de paysans pour aimer leurs compagnons de labour, mais des liens aussi forts ne pouvaient concerner les utilisateurs temporaires auxquels étaient confiés les équidés des villes, des chantiers et des usines. L'ignorance, la détresse financière, la recherche abusive de profit surtout, incitaient certains propriétaires à dépasser les limites physiologiques de l'animal. Brutaux ou fatalistes, les charretiers salariés acceptaient ces conditions de travail, comme s'en indigne un vétérinaire parisien – et zoophile – en 1830.

Il est peu de pays où l'on maltraite autant les animaux qu'en France, et c'est une chose déplorable que, particulièrement dans la capitale d'un pays aussi civilisé, tous les jours on ait sous les yeux des exemples d'une brutalité inconcevable et qui est telle que les spectateurs peuvent à peine faire des représentations modérées aux auteurs de ces barbaries sans courir les risques d'en être eux-mêmes attaqués.

Cependant il faut dire, pour l'honneur de notre pays, que ces coups que les charretiers, surtout de la capitale, ne cessent de donner aux malheureux chevaux qu'ils ont à conduire sont dus à la peine que ces hommes eux-mêmes éprouvent dans l'embarras de diriger une voiture dont la charge est presque toujours trop au-dessus de la force des animaux, et qui se trouve arrêtée toutes les fois que le terrain devient moins favorable au tirage. Il est donc probable que ces scènes de brutalité seraient moins fréquentes si les propriétaires de voitures voulaient un peu moins gagner, ou si les règlements de police empêchaient de surcharger les voitures au-delà des forces présumables des animaux ; alors le fouet de nos charretiers qui, pour l'effet, n'a point de pareil en Europe, deviendrait une arme presque inutile⁴.

- 3 En 1913, une publication compassionnelle constate le même état de fait, tout en faisant la part des choses.

Il y a voituriers et voituriers. Parmi ces derniers, il y a de braves gens – et j'en connais – qui aiment leurs chevaux et obtiennent d'eux ce qu'ils veulent par la douceur. Mais à Paris [...], il y a certains métiers, et surtout la nuit, où toute une légion de pieds humides⁵, gens sans aveu le plus souvent, repris de justice, sont employés au petit bonheur, même dans des administrations. [...] Dans le service de l'enlèvement des ordures, par exemple, on voit des chevaux blessés, boiteux, squelettiques, exténués. Tout cela travaille vingt heures⁶.

- 4 Le dénuement mais aussi l'indifférence poussaient donc à maintenir en service des chevaux malades ou diminués par l'âge, ce qui détermina les promoteurs de la cause animale à faire autoriser l'hippophagie⁷. Le boucher n'aurait dû accepter, dès lors, que des sujets en état général correct, mais ce ne fut pas toujours le cas. Le cheval restait l'outil de travail dont le père de famille nécessiteux, faute d'en acheter un autre, demandait au vétérinaire de prolonger le service coûte que coûte, quitte à devoir utiliser un infirme. Aussi devra-t-on se souvenir, en lisant ce qui suit, des bouleversements socio-culturels survenus depuis la période envisagée, pour se garder de juger des pratiques sur lesquelles les tenants de la SPA eux-mêmes n'avaient aucune prise. Seules étaient alors condamnées les cruautés gratuites et publiques les plus apparentes, tant les criants problèmes d'existence des « classes laborieuses » interdisaient de s'apitoyer sur les conditions de l'exploitation animale⁸. Cas particulier, l'armée restait de toute façon au-dessus du

jugement des contemporains. Quelques vétérinaires militaires osaient pourtant, au nom d'une meilleure gestion des effectifs, s'insurger contre les excès dont souffraient les chevaux, excès parmi lesquels venait en premier le surmenage⁹.

Le surmenage, destin des chevaux militaires

- 5 En 1904, Georges Joly, en charge de la formation des vétérinaires militaires à l'École d'application de Saumur, faisant le point sur la question, distingue surmenage chronique et aigu.
- 6 Le **surmenage chronique**, « bien connu des vétérinaires militaires et des officiers ayant fait campagne¹⁰ », représente la cause majeure de la fonte des effectifs équins en opérations. Dans les retraites prolongées surtout, l'épuisement vient davantage du manque de temps laissé aux chevaux pour prendre et digérer leurs repas que de l'inanition proprement dite. En l'occurrence, ce sont les équipages d'artillerie qui paient le plus lourd tribut. Ainsi, au cours du conflit russo-turc de 1877, dès le début du siège de Plevna en Bulgarie, la plupart des 22 000 chevaux de trait russes succombent par excès de travail (sur une cavalerie totale de 66 000). Les guerres engagées par le Premier Empire dans la péninsule ibérique font globalement mesurer l'importance du surmenage chronique. Masséna se retire du Portugal avec 8 800 chevaux. En dix jours il en perd 112 par le feu, 102 sont pris par l'ennemi et 1741 meurent de surmenage et d'inanition. En 1813, pendant la retraite de Catalogne, Suchet perd 42,6 % de ses chevaux. Les alertes et les combats qui interrompent sans cesse la marche en ont raison¹¹. De fait, le commandement ne peut mieux faire que d'accepter ces aléas, inhérents aux hasards de la guerre. « Ici, nécessité fait loi, et souvent on ne peut mettre en pratique les moyens de conservation, quelques bons qu'ils soient. Aussi les chevaux sont-ils sans cesse sous l'influence de causes destructives qui les minent sourdement et donnent lieu à des pertes nombreuses pendant et après la campagne »¹².
- 7 Est-ce en prévision du grand conflit à venir ? Au cours des années 1880, on surmène en pleine paix la cavalerie française sous prétexte de l'entraîner, au point de susciter l'intervention de la commission d'hygiène hippique : « Parmi les causes de débilitation, il faut placer au premier rang le travail exagéré, le surmenage des chevaux »¹³. À cela s'ajoutent « les souffrances de toutes sortes », qui viennent hâter l'évolution. « Un cheval à ankylose du jarret, qui fait encore un service régulier en garnison, fond comme neige au soleil (ainsi que l'avait signalé Solleysel) pendant les manœuvres et devient prédisposé au surmenage aigu »¹⁴.
- 8 Le **surmenage aigu**
est le surmenage type [des chevaux militaires], c'est celui chanté par Buffon comme caractérisant le mieux la plus haute vertu du cheval puisque c'est de cela qu'il meurt pour mieux obéir. Hélas oui ! Le surmenage est l'affection mortelle des chevaux les plus énergiques [...]; c'est lui qui, avant Wagram, causa la mort de nombreux chevaux de l'armée napoléonienne ; c'est lui que MM. Boëllmann, Wœrting, A. Barrier signalent particulièrement à notre attention comme fréquent dans nos effectifs à certaines manœuvres et comme dangereux pour la vie des sujets affectés¹⁵.
- 9 Instruits par les erreurs commises pendant la guerre de 1870 dans laquelle le défaut de reconnaissance et de découverte s'est révélé catastrophique, les cadres de la cavalerie se passionnent pour les raids et les épreuves d'endurance. Ils apprécient encore mal les

limites de l'effort exigé comme le montrent les décès par épuisement survenus dans les compétitions les plus célèbres : Berlin-Vienne (1889, 199 chevaux au départ, 94 à l'arrivée, 22 abattus, 2 décès après l'épreuve)¹⁶, Bruxelles-Ostende (1902, 17 animaux morts sur 61 partants)¹⁷ et Paris-Rouen-Deauville (1903, 2 morts sur 32 partants)¹⁸. Ces courses, ouvertes aux chevaux de toute provenance montés par des officiers « en activité de service », annoncent les épreuves d'endurance disputées en France depuis 1976, désormais inoffensives car dénuées d'enjeux pratiques et scrupuleusement surveillées¹⁹.

- 10 Les symptômes du surmenage aigu (**fig. 1**) débutent par une fatigue extrême et de l'essoufflement. Le cheval titube et s'abat. Les naseaux sont dilatés, les muqueuses violacées, asphyxiques, les battements cardiaques très violents, contrastant avec la faiblesse du poulx. L'abdomen et le thorax sont agités de secousses convulsives (chorée du diaphragme)²⁰. On a vu que ce tableau pouvait évoluer vers la mort, avec hyperthermie, myosite, paraplégie, congestion pulmonaire et asphyxie²¹.

Figure 1

Surmenage aigu. MAYHEW, Edward. *The Illustrated Horse Doctor* [...], 5th ed., London : Wm. H. Allen & Co., 1865, p. 120.

- 11 Préférable à cette description impersonnelle, voici le témoignage évocateur d'un sous-lieutenant au 7^e dragons de Lunéville, qui raconte en 1882 la fin de sa monture, après un parcours de 257 kilomètres en moins de 21 heures :

Pour me servir de comparaison, La Mascotte finit comme les lièvres qui sont forcés. J'ai dû diminuer la longueur des temps de trot, puis elle n'a pu marcher qu'au pas, puis elle a marché sur deux pistes comme les lièvres qui traînent leur train de derrière jusqu'à ce que les chiens les prennent, puis elle n'a plus pu marcher ; enfin, elle est tombée sur la route pour ne plus se relever²².

- 12 Conduite à grand peine dans une auberge voisine, les membres raides, essoufflée, couverte de sueur, la jument expulse quelques crottins coiffés de sang. L'anxiété est extrême, les hennissements fréquents. Après avoir accepté deux barbotages dans la soirée, au petit matin, elle se débat quelques secondes avant de mourir²³.

- 13 Après le surmenage si documenté dans l'armée, les affections envisagées maintenant furent le lot commun des chevaux de travail, en premier lieu les suros.

Des suros volumineux, signe de travail intense ?

- 14 L'*arthrose*, affection dégénérative des articulations, dont les *tares dures* ou *suros* (au sens large) sont la manifestation visible et palpable, atteint de nos jours un certain nombre de chevaux de sport. Outre une prédisposition héréditaire, on a invoqué pour l'expliquer l'excès de phosphore dans l'alimentation, en parlant en l'occurrence d'*ostéofibrose*²⁴. Des excroissances osseuses – *exostoses* – croissent autour des articulations, spécialement aux points d'insertion des ligaments et des tendons, sièges d'une inflammation chronique du périoste. Chaque localisation porte un nom spécial. Au genou, ce sont les *osselets*, au jarret l'*éparvin* (fig. 2), la *courbe*, la *jarde*, le *jardon*, au canon, les *suros* proprement dits, au paturon ou à la couronne, les *formes*. Génératrices de douleurs fonctionnelles et de gêne mécanique, les *exostoses* augmentent de volume lorsqu'on impose un effort intense au sujet déjà boiteux, en raison des contraintes et des tiraillements supplémentaires exercés sur l'os. C'est sans doute l'origine des remarquables proliférations osseuses envahissant certaines pièces anatomiques recueillies jadis au jardin des Plantes²⁵ et, jusqu'en 1902, au musée Fragonard. Certes, il ne s'agit que de cas extrêmes, d'exemplaires de collection dignes d'étonner les contemporains eux-mêmes, mais ces formations témoignent assez de l'exploitation extrême – et des défauts de rationnement – endurés par les chevaux en dépit des maux dont ils souffraient déjà.

Figure 2

Tare dure (éparvin) du jarret gauche.

© Musée Fragonard, École nationale vétérinaire d'Alfort.

- 15 Pour expliquer le développement de ces lésions, on ne reviendra pas sur la théorie de l'*ostéite de fatigue* développée par l'École de cavalerie de Saumur – objet, en 1898, d'une célèbre polémique à la Société centrale de médecine vétérinaire²⁶ – si ce n'est pour souligner l'usure fréquente et accusée de l'appareil locomoteur (ostéite, arthrose, ostéochondrose) répondant alors au terme d'*ostéo-arthritisme*. D'aussi préoccupants problèmes articulaires reflètent bien l'intensité du travail auquel pouvaient être soumis les équidés (**fig. 3**). Pour le vétérinaire actuel ils sont inconcevables, ce qui, s'il en était besoin, témoigne de l'indiscutable amélioration des conditions de vie réservées aux équidés.

Figure 3

Conséquence sur le rachis d'un excès de travail de traction : fusion des vertèbres lombaires par ostéite.

© Musée Fragonard, École nationale vétérinaire d'Alfort.

- 16 Outre ces phénomènes d'usure, il convient d'envisager un accident ponctuel capable d'écarter définitivement le sujet de toute utilisation lorsqu'il conduit à l'arthrite septique, le javart.

Une infection du pied disparue, le javart

- 17 Le javart a connu autrefois une telle importance que les traités vétérinaires s'entêtent à le décrire près d'un siècle après sa disparition²⁷. Il affectait surtout les animaux de gros trait. Lorsque ceux-ci, fatigués par un long travail, foulèrent maladroitemment un sol boueux et inégal, il arrivait que le crampon interne d'un fer postérieur heurte la couronne du pied symétrique à l'appui.

Les chevaux de limons, attelés à des charrettes fortement chargées, sont aussi exposés à se blesser avec leurs crampons, surtout quand ils marchent dans des chemins où il y a beaucoup de trous profonds, et lorsqu'ils tournent dans un très petit espace, comme à l'entrée et à la sortie de la cour d'une auberge, parce que dans ces deux cas, les brancards de la voiture les jettent quelquefois brusquement d'un côté ou de l'autre, et leur font croiser subitement les membres²⁸.

- 18 La contusion favorisait la multiplication des germes contenus dans la boue adhérente à la peau. Dans le meilleur des cas, il se formait une sorte de furoncle²⁹. Parfois l'infection persistait, creusant des fistules ou s'immisçant dans la boîte cornée du sabot. La fonte purulente des tendons et la carie du cartilage unguéal exigeaient bientôt d'abattre une partie de la muraille³⁰ pour effectuer un curetage complet (**fig. 4**).

Figure 4

Opération du javart terminée sur un pied postérieur droit. La muraille a été ôtée en regard du foyer infectieux. Un drain posé en seton sur le bourrelet favorise l'évacuation du pus. Moulage en plâtre peint, début xx^e siècle.

© Musée Fragonard, École nationale vétérinaire d'Alfort.

- 19 Ensuite, le vétérinaire devait multiplier ses visites pour renouveler les pansements compressifs – les malicieux ne manquaient pas d'y voir une rente de situation. Le javart trouva à se multiplier une dernière fois dans la cavalerie de la Grande Guerre. La paix revenue, l'agriculture conserva ses chevaux, mais tous les grands chantiers optèrent pour les engins motorisés, entraînant l'extinction de cette affection. La description qui suit d'une enzootie survenue lors de la construction d'une route américaine en 1905 donne une idée de son incidence, une fois réunies les conditions favorisantes.

Deux cents cas de javart se produisirent à peu près à la même époque, avec l'allure d'une maladie infectieuse, sur les chevaux et les mulets qui travaillaient sur une route en chargement, coupée de fondrières remplies d'une boue infecte. Rien de semblable ne s'était produit les années précédentes.

Il se formait d'abord un abcès, avec élimination habituelle du bourbillon, et l'abcès ne guérissait pas, restait fistuleux et s'étendait quelquefois jusqu'à provoquer la chute du sabot. Dans plus de dix cas, l'infection gagna l'articulation du boulet et imposa l'abatage³¹ des malades. D'autres fois, des crevasses apparaissaient au-dessous et au-dessus du boulet, qui étaient aussi difficiles à guérir que les abcès³².

- 20 La fréquence des accidents chirurgicaux chez le cheval de travail ne doit pas faire oublier le fameux « coup de sang » ou « maladie du lundi ».

La « maladie du lundi »

- 21 À la fin du XIX^e siècle, un rapport du professeur Cadiot caractérise cette affection de façon exemplaire :

Avant-hier, nous avons autopsié un cheval mort en trois jours d'une maladie qui l'a frappé en pleine santé, pendant le travail, provoquant en quelques minutes la paralysie de l'arrière-main et tout un ensemble de troubles d'une extrême gravité. C'était un cheval entier, âgé de huit ans, abondamment nourri et pléthorique, utilisé depuis plusieurs années à un service de livraisons dans Paris. Le 1^{er} et le 2 janvier, il avait été laissé dans une écurie mal ventilée. Le 3 au matin, par un temps froid, on l'attela comme de coutume à une tapissière³³ pour livrer des marchandises. Au bout d'un quart d'heure de travail au petit trot, ce cheval ralentit son allure, l'arrière-main se couvrit de sueur, les membres postérieurs fléchirent et, tandis que son conducteur, qui le croyait atteint de coliques, se demandait ce qu'il convenait de faire, il s'affaissa dans les limons. On le détela et on l'aida à se relever ; il fit quelques pas, le membre postérieur gauche traînant sur le sol, puis tomba de nouveau. On le chargea sur un véhicule *ad hoc* pour le ramener à l'écurie. Là, un vétérinaire lui fit une saignée et des frictions révulsives, puis conseilla de le transporter à l'École.

À son arrivée, on essaya vainement de le remettre debout. On dut le laisser sur la litière de l'amphithéâtre des hôpitaux. Il s'agitait violemment ; les muqueuses étaient injectées, les grandes fonctions très accélérées ; le pouls était à 80, la respiration à 30, la température rectale à 39°. Les muscles de la croupe, de la fesse et de la cuisse gauche étaient gonflés et durs [...]. Le cathétérisme de la vessie donna environ un litre d'urine brunâtre³⁴.

- 22 Cette observation réunit les circonstances ordinaires de l'accident. Le sujet, en parfaite condition, abondamment nourri, a été gardé deux jours inactif dans une écurie chaude avant qu'on le sorte pour l'exercer au froid. La maladie était effectivement courante en hiver. Ainsi, début janvier 1861, après le congé du Nouvel An, Henry Bouley eut-il à traiter 21 cas dans une même journée³⁵.
- 23 L'expérience confirma l'inconvénient de suralimenter les animaux les jours chômés. À la *Compagnie générale des omnibus* de Paris, dont la cavalerie compta jusqu'à 17 000 sujets en 1899³⁶, la diminution de 5/12^e de la ration de travail pour les sujets mis au repos fit considérablement diminuer le nombre de « paraplégiques »³⁷. Un autre témoignage concerne l'immédiat après-guerre. En 1947, au nord de Paris, une laiterie disposait de deux écuries, d'une centaine de chevaux chacune. En semaine, l'effectif travaillait aux livraisons dans la capitale. Comme on s'étonnait que la myoglobininurie frappe tous les lundis un nombre significatif de sujets dans un seul des deux bâtiments, on mena une enquête. En définitive, les conducteurs de l'écurie concernée, bien décidés à chômer en début de semaine, s'entendaient pour suralimenter leurs chevaux le dimanche, tandis que la maladie épargnait l'autre écurie où les animaux recevaient leur ration ordinaire³⁸.

Figure 5

Cheval atteint de la « maladie du lundi ». AXE J., Wortley. *The Horse, its treatment in health and disease* [...]. London : The Gresham Publishing Company, 1906, t. 4 p. 26.

- 24 La progression du mal peut se résumer ainsi. Une fois installée la contracture de l'arrière-main (**fig. 5**), il importe de ne pas forcer le cheval à marcher, au risque d'assombrir le pronostic en augmentant les déchirures des masses musculaires gonflées. Mieux vaut chercher un local à proximité, où le malade récupèrera quelques jours sur une litière abondante. La couleur brune des urines signe le diagnostic. Plus longtemps elle reste foncée, plus la quantité des urines diminue, plus s'éloigne l'espoir de guérison en raison de l'atteinte des reins associée à ces signes. Il n'existe aucun traitement spécifique, bien que les saignées et les frictions révulsives, assurément dommageables, n'aient jamais été épargnées³⁹. Les chevaux incapables de se relever souffraient de plaies de décubitus dont les complications s'avéraient parfois fatales, en plus des décès par insuffisance rénale aiguë. Si la mortalité ne dépassait pas 4 à 5 %, peu de sujets récupéraient totalement⁴⁰. Il n'était pas exceptionnel que la compression temporaire des trajets nerveux par les muscles durcis entraînaient des paralysies régionales, en écrasant par exemple le nerf fémoral dont la lésion paralysait et émaciait pour longtemps le quadriceps (**fig. 6**). Les muscles détruits au moment de l'accès tardaient eux-mêmes à se régénérer.

Figure 6

Atrophie du triceps crural après compression du nerf fémoral gauche pendant une crise de myoglobinurie. CADIOT, Pierre-Juste, et ALMY, Julien. *Traité de thérapeutique chirurgicale des animaux domestiques*. 2^e éd., Paris : Asselin et Houzeau, 1901-1903, t. 2, p. 469.

- 25 L'affection (*tying up* en anglais) apparaît dans la littérature à partir de 1813 sous les noms d'*apoplexie sanguine*, de *congestion de la moelle*, de *paralysie* ou de *paraplégie*⁴¹, inaugurant une succession de vocables dont la variété traduit les incertitudes étiologiques. Les animaux qu'on remet au travail après quelques jours de repos étant atteints en priorité, on parle de *maladie du lundi*, de *Pentecôte*, de *maladie des chevaux des blanchisseurs* car ceux-ci sont réputés ne travailler que deux fois par semaine⁴². La coloration foncée des urines fait croire en 1885 à une hémoglobinurie par destruction massive des hématies : il s'agirait dans ces conditions d'un *coup de sang* dû au froid, d'une *hémoglobinurie paroxystique a frigore*. Mais on comprend bientôt que la tuméfaction douloureuse des muscles striés va de pair avec leur destruction (*rhabdomyolyse*) qui libère la myoglobine, laquelle colore en brun les urines (*myoglobinurie paroxystique, paralytique*) et lèse gravement les reins (*néphrite, azoturie*)⁴³. Comme les circonstances d'apparition des accidents sont loin de provoquer la maladie chez tous les chevaux, on cherche ensuite l'intervention de facteurs génétiques. Effectivement, certaines formes sévères frappant les races de trait relèvent d'une *myopathie à stockage de polysaccharides* (MSP)⁴⁴, associée à la mutation d'une enzyme⁴⁵. Que la *maladie du lundi* relève ou non de ce mécanisme, elle ne se rencontre pas dans la population chevaline actuelle, il faut en convenir, avec la fréquence et la gravité d'autrefois. La raréfaction du gros cheval de travail en est la cause, comme le suggère une étude allemande, menée en 1885 sur 63 observations, qui soulignait la sensibilité particulière des races lourdes avec la répartition suivante : 35 % de chevaux de gros trait, 35 % de gros chevaux de labour, 20 % de chevaux ordinaires de culture et 9 % de chevaux fins⁴⁶. Quelques années plus tard, le Pr Hugo Schindelka

obtenait en Autriche des données analogues : 46 % de chevaux de gros trait, 19 % de trait moyen, 35 % de trait léger (et pas de chevaux de selle)⁴⁷.

- 26 Accessoire dans cette maladie, l'alimentation fut à elle seule l'origine (la cause ?) d'autres accidents, en particulier d'intoxications.

Le lathyrisme, intoxication insidieuse à la jarosse

- 27 La gesse chiche *Lathyrus cicera*, appelée aussi jarosse, garousse, a beaucoup de rapports avec la gesse commune, *L. sativus*. On trouve naturellement cette légumineuse dans le Midi, et on la cultivait dans la France entière en tant que plante potagère – la graine était consommée comme un pois – et fourragère. Moins productive, mais plus rustique et moins difficile sur le choix du terrain que la gesse commune, elle induit à la longue une intoxication (*lathyrisme*) chez les équidés quand elle entre en proportion appréciable dans la ration. Chez l'homme, elle a déterminé des accidents mortels⁴⁸, comme lors de l'épidémie française de 1817⁴⁹, ou récemment en Inde, au Bangladesh, en Éthiopie et en Érythrée⁵⁰.
- 28 Longtemps ignorée, la nature chimique du toxique contenu dans la jarosse explique les troubles du système nerveux central⁵¹. Chez le cheval, après des signes d'agitation inconstants, une paralysie s'installe qui désorganise la locomotion. Cette paralysie devient mortelle quand elle gagne les muscles du pharynx, dont le rétrécissement de la lumière – annoncé par un bruit particulier, le *cornage*⁵² – conduit à l'asphyxie. Dans ce cas, la seule façon de soulager l'animal reste la trachéotomie par incision d'un ou de deux anneaux de la trachée (**fig. 7**).

Figure 7

Démonstration de trachéotomie sur un cheval à l'École d'Alfort par le professeur Léopold Trasbot. Tableau de S. Delbos, 1895.

© Musée Fragonard, École nationale vétérinaire d'Alfort.

- 29 Un tube métallique approprié maintenu en place dans l'orifice permet d'assurer la liberté respiratoire le temps de la guérison qui, lorsqu'elle survient, exige deux à trois mois⁵³. Dans le cas rapporté ici, l'amélioration a été en revanche instantanée malgré l'échec de la trachéotomie.

Le 13 novembre 1829, je fus appelé, à cinq heures du matin, pour donner mes soins à un cheval qui était, pour me servir de l'expression du chasseur⁵⁴ qui vint m'appeler, sur le point d'étouffer. Je m'empressai d'aller près de ce malade [L'Agioteur, cinq ans, « d'une forte constitution, de tempérament sanguin, jusqu'à de santé parfaite »] dont la respiration était tellement sifflante qu'on l'entendait à plus de vingt-cinq pas de l'écurie. Il était entouré de plusieurs chasseurs et de l'officier de service qui m'avait envoyé chercher. J'approche et trouve ce cheval dans l'état suivant : une sueur chaude ruisselait de toutes les parties de son corps ; le battement des flancs était considérable ; la dilatation des naseaux extrême ; les yeux étaient fixes, la pupille dilatée ; la conjonctive excessivement rouge ; la bouche, entr'ouverte, laissait écouler une grande quantité d'écume. Je ne pus parfaitement examiner le pouls, attendu que le malade trépidait constamment et vigoureusement des pieds de devant, et paraissait devoir tomber mort d'une minute à l'autre, tant la dyspnée était grande. [...] Voyant que la suffocation était très imminente, je fus de suite chercher les instruments nécessaires pour pratiquer la trachéotomie. [...] Je me mis de suite en devoir de tenter cette opération mais, malgré les aides que j'avais, je ne pus en venir à bout tant les mouvements de l'animal étaient désordonnés et nous mettaient en danger. L'abattre⁵⁵, je pense que j'eusse hâté sa mort.

- 30 Faute de mieux, le vétérinaire parvient à ouvrir une veine jugulaire et tire 5 litres de sang, ce qui semble produire une amélioration d'une demi-heure à la suite de laquelle il pratique une deuxième saignée de 4 litres. Une dernière saignée de 2 litres sera faite à midi. Aucun autre traitement – breuvage, séton – n'a pu être appliqué. L'issue n'en fut pas moins heureuse, ce dont le praticien tire une satisfaction personnelle assurément illusoire, la saignée ne modifiant en rien le cours de la maladie. « Les symptômes disparurent peu à peu. [...] Ce cheval est rentré quatre jours après à son escadron, où il manœuvre depuis cette époque, et jouit aujourd'hui d'une santé brillante⁵⁶. »
- 31 La plante, toxique dans toutes ses parties à compter de la floraison, fut parfois donnée aux animaux en vert, en feuillage sec et en fèves. L'avoine elle-même pouvait être mélangée d'une quantité non négligeable de graines de jarosse⁵⁷. On cultivait également celle-ci à des fins alimentaires avec les pois des champs⁵⁸, ou on la donnait seule en paille sans occasionner d'accidents tant que ses proportions restaient modérées, à l'encontre de ce second exemple.
- 32 Le 4 avril 1858, le vétérinaire Charles Lenglen est appelé chez un cultivateur de Rœux, près d'Arras. Celui-ci possède douze chevaux employés aux travaux agricoles, quatre poulains et un cheval de cabriolet. Tous les chevaux de labour ont été nourris, de décembre 1857 à mi-mars 1858, avec 10 litres d'avoine, 3 kilos de fèves en paille et en grains, et 4 kilos de jarosse fauchée et récoltée à maturité – donc toxique. Le 25 mars, soit dix jours après l'arrêt de l'administration de la jarosse, un premier cheval meurt. Le 1^{er} avril d'autres cornent au travail. À l'arrivée du vétérinaire, les chevaux sont *extrêmement irritables* (hyperesthésie, hyperacousie, agitation). Mis au trot, leurs mouvements sont désordonnés, et le cornage qu'ils manifestent bientôt devient si intense qu'il faut les arrêter. Tout rentre dans l'ordre après 25 minutes de repos. À terme, sur douze animaux on comptera deux morts, sept corneurs et trois, dont le cheval de cabriolet, atteints tout au plus d'hyperexcitabilité. En fait de traitement, seule s'avère utile la trachéotomie, avec port du tube plusieurs mois⁵⁹.
- 33 Avec le lathyrisme, il était question de nourriture inadaptée mais avantageuse, la plante s'avérant d'un rendement profitable. Coupables d'ignorance, les propriétaires n'auraient pu être accusés de mauvais traitements. En revanche le manque d'abreuvement délibéré peut étonner. Il témoigne, dans la cavalerie surtout, de négligences coupables autant que de préjugés répandus, hélas, par les vétérinaires eux-mêmes.

La grande soif des chevaux militaires à la Belle Époque

- 34 Rappelons que de nos jours les chevaux boivent à l'écurie dans des abreuvoirs automatiques et qu'en promenade, il suffit de leur « couper l'eau » c'est-à-dire de leur relever la tête par intervalles pour qu'ils n'absorbent pas trop rapidement, surtout s'ils ont chaud, de grandes quantités de liquide glacé. Il s'agit d'une précaution d'usage qu'aucune publication scientifique n'a jamais confirmée. On associe simplement l'ingestion d'une quantité trop abondante d'eau froide aux coliques⁶⁰ – en particulier la dilatation gastrique – et à la fourbure⁶¹.
- 35 L'appréciation de l'eau de boisson et les pratiques d'abreuvement du cheval ont fait l'objet d'idées reçues. Il est exact que certaines eaux sont insalubres en raison des sels toxiques et des matières organiques qu'elles contiennent, mais l'ancienne classification

donnée par les hippiatres du XVIII^e siècle s'est maintenue sous d'habiles reformulations. Lorsqu'il envisage l'eau de puits, François de Garsault se fonde certainement sur la notion néo-hippocratique d'émanation tellurique suivant laquelle le sol renferme des principes contraires à la vie au point de rendre malades ceux qui en respirent ou en absorbent les exhalaisons⁶². Légitime pour le volcanisme, le danger venu du sol s'étend abusivement aux travaux de la terre, aux fouilles, aux labours, autant qu'à l'absorption des eaux tirées des profondeurs, celles des puits en particulier.

Toutes espèces d'eaux ne se donnent pas indifféremment aux chevaux, car il y en a de très préjudiciables et qui causent des tranchées⁶³ très dangereuses : toutes les eaux vives et crues⁶⁴ leur sont contraires, comme l'eau de fontaine, de puits, mais l'eau de grandes rivières, d'étangs, de fossés etc., en un mot l'eau séjournée⁶⁵ et même épaisse⁶⁶, leur est bonne. Quand on est obligé de donner l'eau de puits, on la tire bien avant de la donner, et on lui laisse prendre l'air dans les pierres ou autres vaisseaux, afin de lui ôter sa crudité. Si on est pressé, on y met du son, ou du moins on met la main dans le seau et on l'y tient quelques minutes : cette façon en diminue un peu la mauvaise qualité⁶⁷.

36 On n'écrit pas différemment en 1844 :

Par rapport à sa position souterraine, à sa stagnation et à son peu de contact avec l'air, l'eau de puits se mélange peu avec ce fluide, ce qui la rend lourde ; tandis que, par son action prolongée sur les sels calcaires qui entrent dans les matériaux dont elle est environnée, elle les dissout ou les tient en suspension, ce qui la rend peu propre à servir de boisson sans quelque préparation⁶⁸.

37 La recommandation d'aérer l'eau de puits « lourde et indigeste » se maintiendra jusqu'au XX^e siècle⁶⁹. Les scientifiques eux-mêmes l'accusent d'être peu agréable au goût et moins propre à la digestion des aliments⁷⁰. Comme « les chevaux de troupe, soit en garnison, soit en route, ne boivent que deux fois par jour, avant chacun des repas où ils reçoivent l'avoine⁷¹ », il convient, surtout en hiver, de remplir à l'avance des cuves placées dans l'écurie, le matin pour l'après-midi et le soir pour le lendemain matin, afin que la boisson se purifie au contact de l'air et prenne la température ambiante – cette crainte de l'eau froide nous est restée. Comme au siècle précédent, on la bat avec du son. Si parfois les baquets et les seaux manquent pour effectuer facilement ces pénibles manœuvres⁷², dans la plupart des quartiers militaires, la contenance des abreuvoirs ne permet pas de faire boire l'eau « aérée » à tous les chevaux. Les derniers servis absorbent celle qui sort de la pompe. Le vétérinaire Séon ne manque pas d'y voir l'origine des coliques si fréquentes dans la cavalerie ; Rodet accuse des pires maux la « crudité » du dangereux liquide⁷³ ; Morisot conseille de ne pas céder aux animaux assoiffés :

La nature et la qualité de l'eau peuvent être aussi la cause de troubles digestifs graves. C'est pourquoi, lorsque les eaux sont très chargées en sels de chaux, et sont par conséquent lourdes, indigestes, la pratique de ne pas laisser les chevaux absorber une trop grande quantité d'eau à la fois a son importance⁷⁴.

38 Aussi l'abreuvement est-il à proprement parler une corvée pour les hommes en hiver, et toute l'année un sujet d'inquiétude pour les officiers, d'où la parcimonie avec laquelle on l'accorde, à l'inverse des écuries de luxe où, assure-t-on, si « on donne rarement à boire plus de trois fois par jour, [...] quand il fait très chaud [...] il faudra faire quatre ou cinq distributions⁷⁵ ».

39 Le volume d'eau qu'exige journallement un cheval en bonne santé varie avec la température extérieure, le poids du sujet, le travail auquel il est soumis et la sécheresse de sa ration. On l'évalue actuellement entre 25 et 60 litres⁷⁶. Cette quantité fut largement sous-estimée dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1912, l'ouvrage d'hippologie

militaire de référence n'indiquait toujours que 14 à 35 litres⁷⁷. À la crainte des eaux de puits s'ajoute en effet, après 1842, une sorte de préjugé contre la fréquence de l'abreuvement, au point de mettre à mal la pratique séculaire de faire boire deux fois par jour.

- 40 Jean-Henri Magne, professeur en 1842 à l'École vétérinaire de Lyon, publie un manuel d'hygiène⁷⁸ dont la partie consacrée au cheval sera rééditée sous différents titres jusqu'en 1875⁷⁹. Le passage consacré à l'abreuvement commence par affirmer très raisonnablement que « les boissons doivent être prises souvent et peu à la fois », en insistant même pour que l'abreuvoir soit disposé « de manière que les animaux aient toujours de l'eau à leur disposition. [...] S'ils peuvent boire à volonté, ils prennent l'eau à mesure qu'elle leur est nécessaire et les boissons ne leur nuisent jamais ». On ne saurait mieux dire, mais la suite condamnera, à l'insu de son auteur, des milliers de chevaux : « [Si les chevaux] ont enduré la soif [...], ils surchargent l'estomac de liquide qui refroidit, distend ce viscère, arrête la digestion et réagit sur la peau, en diminue la transpiration⁸⁰. » La description qui suit de la dilatation gastrique, événement bien connu (spasme du pyllore, douleur intense, accélération cardiaque et respiratoire, déshydratation, déficit de la circulation périphérique) prend, sous la plume de Jean-Henri Magne, des proportions effrayantes : elle « agit sur tout le train postérieur, sur les organes de la poitrine et même sur ceux enfermés dans la crâne », entraînant vertiges et apoplexie⁸¹. En réalité, cet accident grave est généralement lié à une alimentation fermentescible – grains légèrement moisissés, légumineuses – et les quantités d'eau avalées ne font qu'accélérer le dégagement gazeux prisonnier dans l'estomac. Le simple abus d'eau froide ne donne qu'un spasme du pyllore, certes inquiétant mais heureusement transitoire, une précision que néglige J.-H. Magne. Aussi, comment s'étonner que le lecteur alarmé en oublie le principal, à savoir l'inconvénient d'une absorption considérable de liquide après une longue privation, circonstance à éviter par-dessus tout⁸² ?

- 41 Un vétérinaire militaire, Louchard, argumente malencontreusement l'importance de ne jamais fournir la boisson à volonté. Rappelons que, dans l'exemple qu'il utilise, le cheval de lancier, pesant environ 450 kilos et alimenté en sec, aurait bu normalement 25 à 35 litres par jour, quantité à augmenter en proportion des pertes liquidiennes dues à la diarrhée (d'origine inconnue). La bonne nature de l'animal, une meilleure alimentation et le repos lui ont pourtant permis de survivre à un dangereux rationnement d'eau et même, une fois passée la diarrhée, d'améliorer son état ! Il en ressortait pourtant qu'un besoin irrépressible de boire générerait des problèmes intestinaux – tout le contraire de ce que nous savons maintenant.

J'ai vu des chevaux ayant continuellement la diarrhée et se nourrissant mal, comme on dit ; eh bien, ces chevaux-là buvaient 40 à 45 litres par jour, ils avaient une soif inextinguible [sic]. Un, entre autres, [...] a été rationné par moi dans les écuries d'expériences sur l'alimentation [des chevaux militaires] à Paris. Dans les premiers jours, il buvait 40 à 45 litres : il était maigre ; sa queue ainsi que ses jarrets étaient toujours remplis d'excréments liquides. Après un mois et demi, ce cheval ne buvait plus que de 20 à 25 litres, même quand on lui donnait l'eau à discrétion. En fort peu de temps ce cheval acquit un embonpoint remarquable et ses diarrhées cessèrent. Je pourrais citer d'autres exemples⁸³.

- 42 En définitive, les officiers croient avoir de bonnes raisons de se méfier de la qualité de l'eau et du danger de proposer celle-ci en quantité. Sans doute nombre d'entre eux ont-ils été en poste en Afrique du Nord, pays où les équidés sont traditionnellement peu abreuvés en prévision d'actions en terrain aride. Aussi officialise-t-on en 1902, dans la

France métropolitaine, l'habitude de réduire l'abreuvement hivernal à une distribution quotidienne⁸⁴ (**fig. 8**), malgré les avertissements des civils hommes de chevaux : « Dans beaucoup de régiments, pendant la saison froide, on ne fait boire qu'une fois, au pansage du soir.

Figure 8

« L'abreuvoir – Les chevaux doivent, en principe, boire deux fois en été, et une fois en hiver... » *L'Album militaire*. 3^e livraison, *Cavalerie : vie et exercices au quartier*. Asnières : impr. Boussod, Valadon et C^{ie}, s.d. (1902).

- 43 Cette habitude est certainement funeste à l'état des chevaux qui absorbent en une fois une grande quantité d'eau glacée⁸⁵. Pour répondre aux représentations des vétérinaires qui se plaignent de la multiplication des coliques, une circulaire ministérielle invite deux ans plus tard les chefs de corps à ne pas considérer comme une obligation cet abreuvement unique hivernal, demi-mesure incapable de fléchir l'obstination des colonels convaincus de leurs bonnes raisons⁸⁶. À cela s'ajoutent les erreurs humaines. Faute de surveillance, certains chevaux ne boivent que toutes les 48 heures⁸⁷, ce dont les officiers finissent par être tenus responsables : « L'officier de semaine doit assister à l'abreuvement des chevaux depuis le commencement jusqu'à la fin. Il ne doit s'en dispenser sous aucun prétexte⁸⁸ ». Préjudiciable au quartier, la situation s'aggrave en opérations.

L'époque n'est pas éloignée où, pendant les manœuvres et même pendant les routes, dans les unités qui avaient plus particulièrement la méfiance de l'abreuvement, nos chevaux ne buvaient le plus souvent qu'une fois par jour, quels que soient la température et le travail fourni⁸⁹.

- 44 Qu'en est-il dans la vie civile ? Au début du XIX^e siècle, J.-B. Huzard conseille d'arrêter les attelages en route quand ils rencontrent de l'eau, et de les faire boire « sans jamais étancher entièrement leur soif⁹⁰ ». En 1823, l'agronome Thiébaud de Berneaud, pour qui, soulignons-le, toutes les eaux sont bonnes, fait conduire les chevaux de selle à l'abreuvoir deux fois par jour et quatre fois les chevaux de somme et d'attelage⁹¹. Cela reste l'opinion

d'Edmond Lavalard, responsable soixante ans plus tard de la cavalerie de la Compagnie générale des omnibus de Paris (CGO), tout en restreignant, « dans des limites sages, la quantité d'eau qui doit être donnée aux chevaux⁹² » par crainte légitime de dilatation gastrique.

En général un cheval de taille ordinaire et pesant environ 500 kilogrammes boit environ 50 litres dans les vingt-quatre heures, en trois ou quatre fois ; il en prendra d'autant moins à chaque fois qu'on lui présentera plus souvent à boire. [...] Ainsi en dehors des trois moments fixés pour faire boire à l'écurie, nous avons décidé à la Compagnie Générale des Omnibus que les chevaux tout bridés seraient conduits devant l'auge de la cour, en allant au travail et en rentrant à l'écurie. Nous nous sommes toujours bien trouvés de cette pratique, qui permet au cheval de satisfaire sa soif et qui est un contrôle de service des écuries⁹³.

- 45 Quoique statistiquement établies, les excellentes directives de la CGO ne représentent pas l'option choisie pour la majorité des chevaux urbains. Beaucoup d'attelages passent de longues journées loin de l'abreuvoir sous un soleil de plomb, avec des conséquences prévisibles. Outre les coliques déjà signalées, la soif favorise la formation de calculs intestinaux et urinaires comme le musée Fragonard en présente une série (**fig. 9**). Certes, ces concrétions⁹⁴ sont en partie la conséquence du régime alimentaire. La richesse du son en phosphore intervient dans leur formation, comme en témoigne la fréquente atteinte des chevaux de meunier. Mais le manque d'abreuvement reste assurément crucial. Il se prolongera dans l'armée et sans doute dans les effectifs des villes, jusqu'à la Grande Guerre. « Encore aujourd'hui [1904], il n'est [...] pas absolument certain que l'utilité de la multiplicité des abreuvements soit une chose acceptée et comprise par tout le monde, tant il est vrai que rien n'a la vie dure comme un préjugé⁹⁵. »

Figure 9

Calcul du côlon.

© Musée Fragonard, École nationale vétérinaire d'Alfort.

Le cheval de labour, objet d'une nostalgie déplacée ?

- 46 Ces quelques exemples de « maladies professionnelles » équine ne sauraient imposer l'idée que tous les chevaux de travail furent maltraités avant le premier conflit mondial. Certaines entreprises commerciales entretenaient de brillants équipages à des fins publicitaires et bien des escadrons n'étaient pas remontés de rosses percluses. Il n'en demeure pas moins qu'à la fin de leur existence, les sujets les plus fringants connaissaient une dépréciation et une déchéance physique difficilement compatibles avec une utilisation décente. Tel cheval de cavalerie échouait, usé, entre les brancards d'un fiacre (fig. 10) ; tel entier, après avoir piaffé dans le prestigieux attelage d'un brasseur, finissait ses jours, étique et boiteux, à tirer de pitoyables voitures de service. Il apparaît aussi qu'en dehors des chevaux de luxe, l'attention portée aux soins et la compassion intervenaient peu dans l'exploitation de cette espèce, même lorsqu'il s'agissait de jeunes sujets.

Figure 10

Cheval de fiacre. Dessin du vétérinaire militaire. Ernest Barthélemy. Dans PIERRE, Alphonse. *Guide des acheteurs : Marchands de cheval et Marchands de chevaux*. Saumur : Librairie militaire S. Milon et fils, 1891, p. 101.

- 47 Si les amoureux du cheval regrettent à raison l'éviction de leur animal préféré de notre quotidien, on ne saurait adhérer sans réserve aux célébrations d'un imaginaire « bon vieux temps », celui des cochers, des brillants équipages et des cavaleries chamarrées. L'éloignement chronologique idéalise les pires réalités et on conviendra que le triste destin du cheval de labour, nullement regrettable, en est un exemple.

- 48 Pour autant, un constat aussi sévère ne doit pas occulter le sort des chevaux actuels. On sait qu'avec la diminution de leur nombre, leur emploi s'est réduit à deux domaines : le sport et le loisir.
- 49 Dans le premier cas, les zoophiles s'inquiètent des accidents auxquels sont exposés les poulains de course à l'entraînement. Les lésions de l'appareil locomoteur d'abord, mais aussi les ulcères gastriques générés par les rations trop concentrées et le stress des compétitions. Mais on chercherait en vain chez les entraîneurs les tristes tableaux pathologiques du XIX^e siècle, tant il importe à tous de se débarrasser de sujets qu'une longue indisponibilité exclut de la compétition. Les indisposés chroniques rejoignent donc sur le chemin de l'abattoir les jeunes chevaux aux performances insuffisantes, ce qui, au grand dam de la protection animale, préserve au monde sportif l'image d'une population équine heureuse. Seuls subsistent les reproducteurs pour rappeler qu'un prince du turf peut vieillir.
- 50 À l'opposé, le cheval de loisir bénéficie du statut d'animal de compagnie. Il ne connaît en principe ni l'usure ni le surmenage. Mais les conséquences néfastes d'une nourriture excessive et les fréquentes maladroites d'entretien l'exposent à des sévices inattendus. L'ignorance de certains propriétaires confine à la maltraitance, alors que, farouches opposants de l'hippophagie, ils insistent pour soigner leur animal favori sans conditions, même quand tout espoir est perdu de lui rendre ses aptitudes premières.
- 51 Dans ces conditions, serait-il équitable de condamner nos prédécesseurs, nous dont les impératifs en matière d'utilisation du cheval n'ont plus rien de vital ?

NOTES

1. - « Le recul du cheval et son émigration vers la province sont [...] démontrés par la diminution du nombre de chevaux assujettis à l'impôt direct : en baisse nette dans Paris (12 663 chevaux en 1900 et 5015 en 1911, soit 59,6 %), il augmente dans les communes rurales et les agglomérations de faible importance (+ 9,5 % dans les communes des moins de 5000 habitants, + 28 % dans les communes de 5000 à 10 000 habitants, + 4,1 % dans les communes de 10 000 à 20 000 habitants. » (BOUCHET, Ghislaine. *Le cheval à Paris de 1850 à 1914*. Genève : Droz, 1993, p. 195). Dans l'agriculture française, la traction équine n'a été abandonnée qu'à compter de 1950 (ROSSIER, Emmanuel. « Panorama des utilisations du cheval et avenir ». *Le cheval dans l'agriculture, Ethnozootechnie*, n° 30, 1982, p. 83-98, p. 92-95).

2. - Bernadette LIZET (*Le cheval dans la vie quotidienne. Techniques et représentations du cheval de travail dans l'Europe industrielle*. Paris : Berger-Levrault, 1982, p. 161-164) envisage brièvement le problème des infirmités et des accidents liés au travail. Ghislaine BOUCHET (*op. cit.*) se limite aux conséquences de « l'imprudence des conducteurs » (p. 172-173) et des « sévices » (p. 177-180). Concernant le cheval de guerre, Pol JEANJOT-EMERY (« Les maladies, les accidents et les blessures du cheval de guerre ». Dans ROCHE, Daniel, et REYTIER, Daniel (dir.). *Le cheval et la guerre du XV^e au XX^e siècle*. Paris : Association pour l'Académie d'Art équestre de Versailles, 2002, p. 296-313, p. 300-308) insiste sur la morve, contagion éradiquée de nos jours, « les maladies typhoïdes » – artérite virale équine – et la gale, en mentionnant les plaies de harnachement, les lésions des

tendons et du pied. Pour la Première Guerre mondiale, quelques allusions pathologiques se trouvent chez Roland BRUNEAU (« Les Équidés dans la Grande Guerre », *Bull. soc. fr. hist. méd. sci. vét.*, (BSFHMSV), 4 (1), 2005, p. 20-33). Marcel MAVRÉ (*Attelages et attelées, un siècle d'utilisation du cheval de trait*. 2^e éd. : Paris : Campagne et compagnie, 2011) élude simplement la question.

3. - École nationale vétérinaire d'Alfort, 7, avenue du général De Gaulle, 94704 Maisons-Alfort cedex. Nous exprimons nos remerciements au Pr Christophe Degueurce, conservateur du musée Fragonard, qui nous a fourni les clichés anatomopathologiques illustrant cet article.

4. - D. [Achille-Vincent DELAGUETTE, médecin-vétérinaire des Gardes-du-Corps du Roi...] « Analyse – extrait d'un journal anglais (*The Hippiatrist*) – Procès intenté contre un charretier qui avait maltraité son cheval ». *Journal de Médecine vétérinaire*, 1^{ère} année, 1830, p. 452-454, p. 452.

5. - *Pieds humides* : gens de petite condition, peut-être en référence à l'expression familière utilisée avant la Première Guerre mondiale « marché des pieds humides », bourse de second ordre, bourse où l'on échange des titres sans valeur ; ou encore aux buvettes dites « pieds humides » où l'on consommait debout à l'extérieur, la tête au sec sous un auvent mais les pieds dans l'eau lorsqu'il pleuvait.

6. - BLUZET, Jules. *L'enfer des bêtes. Étude documentaire sur la malfaisance envers les animaux*. [Justice, hygiène, morale : la protection des animaux au point de vue de l'hygiène individuelle et sociale]. Lyon : éd. du Parlement, 1913, 347 p., p. 219.

7. - *Décret impérial du 11 avril 1866*, titre II. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire fit beaucoup pour la cause hippophagique, mais le vétérinaire militaire Émile Decroix tint dans ce combat le rôle primordial, secondé par le médecin Henri Blatin, l'un des fondateurs de la SPA (1845), et par le vétérinaire parisien J.-A. Bourrel. Tous trois créèrent le Comité de la viande de cheval (1864). Sur É. Decroix : MICHEL, Claude. « Émile Decroix, vétérinaire militaire, promoteur de l'hippophagie en France et précurseur oublié de la lutte contre le tabagisme ». *BSFHMSV*, 8, 2008, p. 4-12, p. 10.

8. - Le *Bulletin de la SPA*, au moins dans ses dix premières années (1854-1864), ne rapporte, en fait de sévices aux chevaux, que les coups, les plaies de harnachement, l'inanition et l'excès des charges à tirer. Cinquante ans plus tard, Jules Bluzet (*Op. cit.*, p. 217-252) ne dénonce rien de plus.

9. - Voir par ex. : GOHIER, Jean-Baptiste. « Mémoire sur les causes auxquelles on doit attribuer la perte d'un grand nombre de chevaux de cavalerie, présenté en décembre 1815 à son Excellence le Duc de Feltre, Ministre Secrétaire d'État de la Guerre ». Dans GOHIER, J.-B. *Mémoires et observations sur la chirurgie et la médecine vétérinaires*. Lyon : impr. Brunet, 1813-1816, t. 2, p. 141-328. La synthèse donnée par Jean-Pierre DIGARD (*Une histoire du cheval, art, technique, société*. Arles : Actes Sud, 2004, p. 149-166) dispensera d'explications supplémentaires sur le cheval de travail en France durant la période envisagée.

10. - JOLY, Georges, vétér. en 1^{er}, chef de clinique à l'École d'application de Saumur. *Les maladies du cheval de troupe*. Paris : J.-B. Baillière et fils, 1904, p. 139.

11. - *Ibid.*, p. 139-140. Voir aussi : « Des chevaux de troupe en campagne, dans l'état de santé ». Dans RODET, Jean-Baptiste-Claude. *Notions élémentaires de médecine vétérinaire militaire [...]*. Paris : M^{me} Huzard, 1825, p. 216-234.

12. - VALLON, Alexandre. *Cours d'hippologie à l'usage de MM. les Officiers de l'Armée, de MM. les officiers des Haras, les vétérinaires, les agriculteurs [...] adopté pour l'enseignement hippologique dans l'Armée par décision ministérielle du 1^{er} juin 1863*. 5^e éd. Paris : L. Baudoin et C^{ie}, 1889, t. 2, p. 304.

13. - *Lettre ministérielle du 20 avril 1887 appelant l'attention des autorités militaires au sujet de l'influence exercée par l'excès de travail sur la propagation de certaines maladies chez les chevaux de l'armée*, citée par JOLY, G., *op. cit.*, 1904, p. 140.

14. - *Ibid.*, p. 141-142.

15. - *Ibid.*, p. 143.

16. - DUPONT, Albert. *Recherches sur les raids de cavalerie et les courses de fond*. Saumur : S. Milon et fils, 1897, p. 19-152.

17. - Commandant SMITS. *À propos du raid Bruxelles-Ostende. Notes et rapports, 27 août 1902*. Bruxelles : Charles Bulens, 1903. Voir le site : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6527609x>.
18. - IDEVILLE, André d'. *Le raid national militaire Paris-Rouen-Deauville, fondé et organisé par « Armes et Sports », 12-15 août-1903*. Levallois-Perret : impr. des « Armes et Sports », 1904. La vogue des « courses de résistance », trop coûteuse en chevaux du rang, dut être réprimée pour ce qui concernait la troupe par la circulaire ministérielle du 4 décembre 1884. En revanche, ces épreuves devinrent obligatoires en 1899 pour les officiers montés sur leur cheval d'armes (circulaire ministérielle du 7 avril 1899 ; MENDITTE, comte de BERTERÈCHE de. *Les courses de résistance*. Clermont-Ferrand : L. Bellet, 1903, p. XX).
19. - ANCELET, Éric. *Les raids d'endurance équestre*. Paris : Crépin-Leblond, 1988, p. 18-25.
20. - CADIOT, Pierre-Juste, LESBOUYRIÈS, Gustave, et RIES, Joseph-Nicolas. *Traité de médecine des animaux domestiques*. Paris : Vigot frères, 1925, p. 563.
21. - JOLY, G., *op. cit.*, p. 140.
22. - MENDITTE, *op. cit.*, p. 72.
23. - *Ibid.*, p. 73-74.
24. - L'excès de phosphore dans la ration induirait une hypocalcémie puis une hyperparathyroïdie secondaire. Dès lors, une dépolymérisation de l'osséine conduirait à la déminéralisation de l'os puis au développement en regard d'un tissu fibreux évoluant en exostose (WOLTER, Roger. *Alimentation du cheval*. 2^e éd., Paris : Vigot frères, 1975, p. 89-90). La condensation osseuse sous le cartilage articulaire observée radiologiquement en début d'évolution s'accorde mal avec ce mécanisme.
25. - Les pièces anatomiques d'ankyloses, principalement du tarse (n° CDXIII à CDXXVII) sont rapportées sans proposer d'étiologie dans la « Description de la partie du Cabinet qui a rapport avec l'histoire naturelle du cheval ». Dans BUFFON, Louis LECLERC de. *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roi*. tome IV. Paris : Impr. royale, 1753, p. 368-376.
26. - Voir les discussions suscitées tout au long de l'année par les interventions de Georges Joly, Jules Jacoulet et Gustave Barrier. *Bull. Soc. centr. de Méd. vét.*, 1898.
27. - Sur la disparition du javart : DEGUEURCE, Christophe et RIFFAUD, Marion. « Le javart, une affection obsolète ». *BSFHMSV*, 12, 2012, p. 89-107.
28. - GOHIER, J.-B. *Mémoires et observations sur la chirurgie et la médecine vétérinaires*. *Op. cit.*, t. 1, 1813, p. 100.
29. - *Furoncle* : Inflammation de la peau centrée sur un follicule pilosébacé, caractérisée par une tuméfaction conique. La douleur, comparable à celle d'une vrille qu'on enfoncerait dans le tégument, l'a fait appeler *clou*. Après une phase de suppuration, le sommet s'ulcère et laisse échapper une petite masse jaunâtre, le *bourbillon*, dont l'élimination annonce la guérison.
30. - *Muraille* : paroi cornée du sabot.
31. - L'euthanasie des malades. Le mot s'orthographiait indifféremment *abatage* et *abattage*.
32. - LUCKEY. « Une épizootie de javarts chez les chevaux et les mulets », compte rendu de *American veterinary Review*, mai 1905. *Revue générale de Médecine vétérinaire*, 1906, t. VII, p. 16-17.
33. - *Tapissière* : voiture suspendue destinée au transport des meubles.
34. - CADIOT, Pierre-Juste. *Hôpitaux de l'École d'Alfort. Études de pathologie et de clinique. Recherches expérimentales*. Paris : Asselin et Houzeau, 1899, p. 308.
35. - CADÉAC, Célestin. *Encyclopédie Cadéac XIII, Pathologie interne des animaux domestiques*. Paris : J.-B. Baillière : t. VI, *Maladies du sang, maladies générales et maladies de l'appareil urinaire*. 1899, p. 105.
36. - BOUCHET, G., *op. cit.* p. 89.
37. - CADÉAC, C., *op. cit.*, p. 103-104.
38. - Vétérinaire inspecteur général (hon.) Jean-Pierre Marty, communication orale, le 17 mai 2014.
39. - CADÉAC, C., *op. cit.*, p. 100-154.

40. - *Ibid.*, p. 149.

41. - GOHIER, J.-B., *op. cit.*, t. 1, 1813, p. 421 ; BOULEY jeune. « Observations pathologiques à l'appui des expériences de MM. Bell et Magendie, sur les usages et fonctions de certaines parties du système nerveux ». *Rec. de Méd. Vét.*, 1824, p. 28-35 : « Première observation » p. 31-33 ; COULBEAUX. « Observation sur une paralysie des membres abdominaux, avec lésion aiguë du prolongement rachidien et altération du tissu des muscles iliaco-trochantériens, observée sur un cheval, le 12 mars 1824 ». *Rec. de Méd. Vét.*, 1824, p. 431-441 ; CHARLOT. « Observations sur la paraplégie dans le cheval ». *Rec. de Méd. Vét.*, 1825, p. 300-307.

42. - CADÉAC, C., *op. cit.*, 1899, p. 101-102.

43. - *Ibid.* ; et plus généralement sur la chronologie des théories concernant cette maladie : LECLAINCHE, Emmanuel. *Précis de pathologie vétérinaire : maladies internes du cheval*. Paris : Masson et Cie, 1891, p. 421-424 ; LIÉGEOIS, Firmin. *Traité de pathologie médicale des animaux domestiques*. 3^e éd. Gembloux/Paris : J. Duculot, Librairie agricole de la Maison rustique, 1949, p. 771-774.

44. - Le Warmblood (demi-sang) et certaines races américaines comme le Quarter Horse, le Paint Horse, l'Appaloosa sont également prédisposés à la MSP.

45. - L'enzyme en question est la GYS1 (glycosyl synthase 1). La MSP est due au taux accru de glycogène et à l'accumulation de polysaccharides anormaux dans les fibres musculaires. Pour la prévenir, il faudrait fournir aux animaux victimes de cette mutation 20 à 25 % des calories de la ration sous forme de graisses, et moins de 15 % sous forme de sucre et d'amidon, ce qui suppose un véritable conditionnement alimentaire. L'usage du son de riz, contenant 20 % de lipides, a été préconisé (LOHMANN, Katharina. « Les myopathies équine, une mise à jour (partie 1) ». *La médecine vétérinaire des grands animaux, Rondes cliniques*, septembre 2008, vol. 8, n° 7, consultable sur www.veterinairesauCanada.net/garondescliniques ; VALENTINE, Beth A. "Polysaccharide Storage Myopathy". Dans WILSON, David A. (Edit.). *Clinical Veterinary Advisor - The Horse*. Saint Louis, Missouri : Elsevier Saunders, 2012). Cette étiologie n'est pas la seule proposée. Une sensibilité accrue à l'insuline est rapportée dans certaines lignées atteintes, en particulier chez le cheval de trait belge. On a aussi incriminé une mutation des récepteurs de la ryanodine du muscle squelettique (RYR1, canaux calciques intracellulaires) (VALENTINE, B. Art. cit.).

46. - ADAM et PUTSCHER. *Adam Wochenschrift*, 1885, p. 363, cité par CADÉAC, C., *op.cit.*, p. 103-104.

47. - LIÉGEOIS, F., *op. cit.*, p. 770.

48. - RODET, Henri-Jean-Antoine. *Botanique agricole et médicale ou étude des plantes qui intéressent principalement les médecins, les vétérinaires et les agriculteurs*. 2^e éd. revue avec la collaboration de Casimir Baillet. Paris : Asselin et Houzeau, 1872, p. 234.

49. - BAILLET, Casimir, et REYNAL, Jean. « Jarosse ». Dans BOULEY, Henri-Marie et REYNAL, Jean. *Nouveau Dictionnaire de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*. Paris : Labé, Asselin et Houzeau. t. 10, 1874, p. 546-562, p. 548.

50. - BRUNETON, Jean. *Plantes toxiques. Végétaux dangereux pour l'Homme et les animaux*. 3^e éd. Paris/Cachan : Tec & Doc/Éd. médicales internationales, 2005, p. 314.

51. - Il s'agit de l'ODAP (acide β -N-oxalyl-L- α , β -diaminopropanoïque), un dipeptide agoniste d'une sous-classe de récepteurs neuronaux au glutamate, responsable de la transmission excitatrice rapide au niveau du système nerveux central (récepteurs AMPA) (*Ibid.*).

52. - *Cornage* : bruit anormal qu'un animal fait en respirant et que l'on a comparé à celui que produit une corne dans laquelle on souffle. Un sifflement, dit autrefois *halley*, peut également se manifester. Ce n'est pas une maladie, mais un symptôme commun à diverses affections de l'appareil respiratoire. Un cheval qui émet ce bruit *corne* ou *est corneur*.

53. - DERIVAUX, Jules, et LIÉGEOIS, Firmin. *Toxicologie vétérinaire*. Paris/Liège : Vigot frères/Desoer, 1962, p. 249.

54. - *Chasseur* : dans le cas présent, soldat de la cavalerie légère, *chasseur à cheval*.

55. - *L'abattre* : l'assujettir en le couchant à l'aide d'entraves.

56. - LIÉGEARD, médecin-vétérinaire à Lunéville. « Congestion sanguine sur le cerveau compliquée de cornage ; observation recueillie sur un cheval ». *Journal de médecine vétérinaire théorique et pratique*, 1^{er} année, 1830, p. 518-522.
57. - DECHAMBRE, Paul et CUROT, Edmond. *Les aliments du cheval. Calcul du travail et de la ration, origine des aliments, substitutions, altérations et intoxications alimentaires, expertises*. Paris : Asselin et Houzeau, 1903, p. 428.
58. - LAVALARD, Edmond. *L'alimentation du cheval*. Paris : Librairie agricole de la Maison rustique, 1912, p. 53. En Flandres, Artois et pays de Caux, on faisait pousser à l'intention des chevaux un mélange de seigle, de vesces et de fèves des marais, connu sous le nom de warats – le farrago des auteurs latins – et qu'on donnait en fourrage sec ou en vert. La jarosse pouvait y entrer pour partie.
59. - LENGLEN, Charles-J. « Accidents produits par l'usage de la jarosse donnée en paille et grains aux chevaux ». *Rec. de Méd. vét.*, 1860, p. 993-1001, p. 993-996.
60. - Coliques : douleurs abdominales. Majoritairement d'origine digestive, leur traitement relève de la chirurgie lorsqu'une obstruction ou une torsion intestinales sont en cause. Heureusement plus fréquents, les spasmes, les surcharges et la paralysie de l'intestin relèvent de soins médicaux.
61. - Fourbure : congestion très invalidante du pied, localisée sous l'ongle.
62. - CORBIN, Alain. *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*. Paris : Aubier Montaigne, 1982, p. 25-27.
63. - Tranchées : douleurs abdominales, coliques.
64. - Crudité de l'eau : une eau a une « saveur crue » quand elle est saturée de sulfate de chaux, comme celle des puits de Paris, dite pour cette raison séléniteuse (GUIBOUT, Nicolas J.-B. *Histoire naturelle des drogues simples ou Cours d'histoire naturelle professé à l'École de pharmacie de Paris*. 6^e éd. corrigée et augmentée par G. PLANCHON. Paris : J.-B. Baillière et fils, 1869-1870, t. 1, 1869, p. 510-511).
65. - Séjournée : qui est restée au repos (sous-entendu à l'air libre).
66. - Épaisse : Chargée de matières organiques.
67. - GARSULT, François Alexandre de. *Le Nouveau Parfait Maréchal*, 4^e éd. [1^{ère} éd. 1741]. Paris : Bailly, 1771, p. 126.
68. - SÉON, Jean-Baptiste Rochas. *Hygiène vétérinaire militaire*. Paris : Veuve Bouchard-Huzard, 1844, p. 195.
69. - COMMINGES, Marie Aymery de. *Le cheval : soins pratiques*. Paris : Legoupy, s.d. [1894], p. 209 ; MORISOT, Louis. [Louis Morosti]. *L'hygiène et les maladies internes du cheval*. Paris : Asselin et Houzeau, 1907, p. 57-58.
70. - GUIBOUT, N., *op. cit.*, t. 1, p. 510-511.
71. - RODET, J.-B.C., *op. cit.*, p. 129. Confirmé par la circulaire ministérielle du 12 juillet 1856.
72. - LOUCHARD, Antoine. *Nature et éducation des chevaux achetés par les dépôts de remonte ; un mot sur ces différents établissements. De l'hygiène suivie dans les dépôts et les régiments de troupes à cheval [...]*. Paris : Vve Bouchard-Huzard, 1847, p. 243.
73. - RODET, J.-B.C., *op. cit.*, p. 199.
74. - MORISOT, L, *op. cit.*, p. 57.
75. - STEWART, John. *Économie de l'écurie ou Manuel concernant les soins à donner aux chevaux, la disposition des écuries, les attributions des grooms, la nourriture, l'abreuvement et le travail*. Traduit de l'anglais d'après la 6^e éd. Paris : Auguste Goin, 1859, p. 278.
76. - WOLTER, R., *op. cit.*, p. 65.
77. - JACOLET, Jules, et CHOMEL, Claude. *Traité d'hippologie*. 3^e éd., Saumur : J.-B. Robert, s.d. [1912], p. 488.

78. - MAGNE, Jean-Henri. *Principes d'hygiène vétérinaire ou Règles d'après lesquelles on doit entretenir et gouverner les animaux domestiques, cultiver les fourrages, soigner les prairies, etc.* Paris/Lyon : Labé/C. Savy jeune, 1842.
79. - MAGNE, Jean-Henri. *Choix et nourriture du cheval.* Paris : Garnier frères, 1875.
80. - MAGNE, J.-H. *Principes...*, *op. cit.*, p. 376.
81. - *Ibid.*, p. 411.
82. - *Ibid.*, p. 377.
83. - LOUCHARD, A., *op. cit.*, p. 244.
84. - Circulaire ministérielle du 3 novembre 1902.
85. - COMMINGES, M.-A. de., *op. cit.*, p. 208.
86. - Circulaire ministérielle du 19 mai 1904.
87. - Le fait, déjà signalé par A. VALLON (*Op. cit.*, t. 2, p. 210), est donné pour courant par Louis M AGNIN, « L'abreuvement chez le cheval ». *Revue générale de Médecine vétérinaire*, 1907, t. IX, p. 177-191, p. 183.
88. - MORISOT, L., *op. cit.*, 1907, p. 59.
89. - MAGNIN, L. *Art. cit.*, p. 182.
90. - HUZARD, Jean-Baptiste. *Instruction sur les soins à donner aux chevaux pour les conserver en santé sur les routes [...]*. nouvelle éd. augmentée, Paris : M^{me} Huzard, 1817, p. 16-17.
91. - THIÉBAUT de BERNEAUD, Arsenne. *Traité de l'éducation des animaux domestiques, [...]*, Paris, Audiot, 1820-1823, t. 2, p. 58-59.
92. - LAVALARD, Edmond. *Le cheval dans ses rapports avec l'économie rurale et les industries de transport.* Paris : Firmin-Didot, t. 1, 1888, t. 2, 1894, t. 2, p. 199.
93. - *Ibid.*, p. 199-200.
94. - Intestinaux ou urinaires, les calculs du cheval sont constitués en majorité de phosphates ammoniaco-magnésiens. Les concrétions intestinales, dites *entérolithes* ou *bézoards*, pèsent de 1 à 4 kilos, parfois jusqu'à 12 kilos. Leurs dimensions varient de celles d'un poing à la tête d'un homme. Elles entraînent la mort par obstruction du côlon flottant (CADÉAC, C., *op. cit.*, p. 386).
95. - MAGNIN, L. *Art. cit.*, p. 191.

RÉSUMÉS

Les collections anatomopathologiques anciennes et les documents écrits témoignent chez le cheval, aux XIX^e et XX^e siècles, de maladies disparues de nos jours ou qui ont perdu en gravité, comme le surmenage, les plaies de harnachement, les exostoses, le javart, la myopathie à stockage de polysaccharides, le lathyrisme et les calculs intestinaux. Les circonstances d'apparition de ces accidents suggèrent une utilisation excessive des équidés dont le souvenir tend à s'effacer.

The forgotten pathology of work horses, 1800-1918 – Contribution of the written sources and anatomical collections of the Alfort Veterinary School The old anatomopathological collections and written documents provide evidence of diseases in horses during the 19th and 20th centuries that have now disappeared or decreased in severity, such as overworking, harness sores, exostoses, quittor, polysaccharide storage myopathy, lathyrism and intestinal calculus. The

circumstances in which these illnesses occurred suggest an overuse of horses, which tends to be forgotten.

INDEX

Mots-clés : cheval, maltraitance, XIXe-XXe siècles, cavalerie, abreuvement

Keywords : horse, ill treatment, 19th-20th century, cavalry, watering

AUTEUR

FRANÇOIS VALLAT

Docteur vétérinaire, Docteur en Histoire, Société française d'histoire de la Médecine et des Sciences vétérinaires francoisvallat@hotmail.com